

Aspects de la viticulture mondiale au début du XXI^e siècle

Philippe Roudié

CERVIN - Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

Plante de civilisation, fournisseur unique (?) d'une boisson-aliment nécessaire à l'homme occidental de tradition judéo-chrétienne, la vigne s'est répandue dans le monde avec la conquête européenne et singulièrement celle des latins, accessoirement celle des anglo-saxons. Et ceci partout où ses exigences écologiques lui permettaient de faire mûrir son fruit, le raisin, lequel donnait la boisson culturelle par excellence le vin à forte valeur symbolique. Très vite dans l'histoire s'impose ainsi face à la dualité thé-riz du monde oriental la trilogie blé-vigne-olivier des mondes méditerranéens; avec l'expansion des grandes découvertes notamment dans les mondes atlantiques plus ou moins humides cette trilogie subit des variantes pour devenir par endroits maïs-vigne-prairies. Certes les évolutions politiques et religieuses majeures ont quelque peu bouleversé ce schéma. La Réforme, par exemple, a fait reculer le vin devant la bière dans le monde anglo-saxon au point que ce breuvage est sans nul doute devenu la première boisson au monde: mais on peut contester qu'elle soit un produit agricole, plutôt un produit industriel dont on peut parfaitement contrôler la production. De même, pour les nouvelles boissons de type Coca-Cola si lié à l'impérialisme commercial des Etats-Unis d'Amérique. A l'inverse les colonisations de peuplement de l'Europe qui ont répandu la vigne outre-mer, ont aussi entraîné des courants d'exportation des vins du vieux continent à travers le monde. Mais ceci ne portait guère jusqu'à une époque récente sur des produits de grande qualité qui avaient réussi à imposer leur nom (Bordeaux-Claret,

Bourgogne-Burgundy, Champagne, Cognac, Jerez-Sherry, Málaga, Madeira-Madère, Porto-Port, Chianti, Asti...

Essor et récession de la «planète-vigne»

Malgré ces courants commerciaux anciens et facilement identifiables mais très limités dans l'espace, la viticulture mondiale reste pratiquement figée jusqu'aux lendemains de la seconde guerre mondiale dans une répartition géographique simple: la Vieille Europe contenait les 3/4 d'un vignoble mondial pour lequel l'Asie représentait le septième, mais dont la production, surtout en raisins secs, ne comptait quasiment pour rien dans la planète-vin.

Or de 1950 à 1980, le vignoble mondial subit sans doute sa plus grande progression passant d'environ 8,5 millions d'hectares à plus de 10 millions soit un taux de 0,5 % par an, ce qui est considérable pour une plante pérenne.

Mais tout aussi étonnant est la chute qui suivit, d'autant qu'elle fût encore plus brutale, le vignoble mondial étant estimé à l'extrême fin du xx^e siècle à 7,5 millions d'hectares soit une baisse d'au moins 1,2 % par an! A l'heure où l'on parle de mondialisation, et où les vins du monde se font une concurrence acharnée il y a là un singulier paradoxe.

La première explication vient de la production du vin qui n'a pas suivi tout à fait la même évolution. Car si la courbe annuelle de production vinicole a un peu la même forme de «cloche», on doit remarquer qu'elle se situe aujourd'hui (avec quelque 260/270 millions d'hectolitres) nettement au dessus de celle du milieu du xx^e siècle (200/210 millions) après avoir grimpé au total impressionnant de 325/330 millions entre 1975 et 1985. Recul certes de la production, mais bien moindre que celui des surfaces, témoignant d'une hausse instable des rendements mondiaux. Ceux-ci en effet seraient probablement passés de 25 hectolitres/hectare vers 1950, à 32/33 vers 1980, et finalement à 35 aujourd'hui, valeur qui n'a comme réelle signification que celle d'une amélioration technique généralisée.

Une deuxième explication au paradoxe évoqué précédemment tient évidemment à l'émergence d'une nouvelle répartition mondiale de la culture et de la production viti-vinicole. Car si la forteresse Europe est toujours présente, ses principaux donjons restent évidemment la France et les deux péninsules ibérique et italienne, et leur prééminence n'est plus tout à fait aussi écrasante qu'autrefois: les superficies en vigne de l'Europe représentaient les 2/3 du total mondial à la fin du xx^e siècle, contre les 3/4 un demi-siècle auparavant, érosion lente certes, mais qui semble inéluctable voire accélérée.

Et cette baisse de la viticulture dans les bastions traditionnels profite pour l'essentiel au continent américain (de 8,8 % à 10,2 % du vignoble mondial de 1970 à 1995) à l'Asie (de 14 à 18 %), voire au couple Australie-Nouvelle Zélande qui bien que symbolique voit son rôle doubler (de 0,7 % à 1,2 %).

Certes le classement par ordre d'importance décroissante des états producteurs de vin ne change guère mais il voit l'apparition de nouveaux, ce qui n'est

pas seulement dû à l'arrivée de pays récemment indépendants.

Plus significatif encore est l'accroissement des échanges mondiaux de raisin ou de vins. Pendant des décennies sinon des siècles le vin n'était pas un produit d'échanges internationaux importants (malgré les quelques et d'autant plus remarquables exceptions évoquées ci-dessus) à la différence du pétrole ou des grands produits agro-alimentaires comme quelques céréales, voire même le sucre, chaque pays assurant sa propre auto-suffisance. Les volumes exportés n'étaient guère que de 40 millions d'hectolitres vers 1970/75, de l'ordre de 12% de la production mondiale, mais montèrent en valeur absolue (50 millions vers 1980/85, 57 millions en 1996) et plus encore en valeur relative (15 % en 1980/85, plus de 20 % en 1996). A n'en plus douter le(s) vin(s) sont d'autant plus devenus un important produit d'échanges internationaux que leur valeur monétaire est elle aussi d'autant plus forte que ce sont les vins les plus chers qui se vendent le mieux à l'étranger.

Une nouvelle géographie de la consommation du vin

Cette tendance accélérée est aussi illustrée par l'étude géographique de la consommation, dont un bon révélateur est le volume per capita et par an, approche macro-économique certes imparfaite car portant sur des moyennes nationales, mais incontournable.

Vers 1960 trois pays seulement avaient une grosse consommation, la France (122 litres), l'Italie et le Portugal (110 litres) suivi par l'Argentine (87 litres), l'Espagne (62 litres), le Chili (54 litres), la Suisse (38 litres), la Grèce (33 litres), la Hongrie (30 litres) voire la Roumanie (25 litres). Ces différences parfois sensibles mais qui affirment la prééminence du monde latin, s'expliquent par les types de vin consommés, au degré alcoolique plus élevé des produits des mondes méridionaux méditerranéens ... Un tiers de siècle après la situation est bien différente car il y a un extraordinaire changement de l'éventail : français, italiens et portugais restent en tête mais avec 60 litres seulement (soit deux fois moins!); devant l'Espagne, l'Argentine, la Suisse, la Grèce, la Roumanie, la Hongrie et l'Autriche (entre 30 et 40 litres) viennent le Chili, l'Australie ...

Mais le fait le plus remarquable vient de l'arrivée dans des rangs honorables de pays non producteurs (ou faiblement) comme la Belgique et les Pays-Bas, les pays scandinaves, l'Amérique du Nord voire même l'Austral-Asie.

Mais il faudrait encore considérablement affiner ces notions de consommation ce qu'une évocation rapide du cas français va permettre. Car si la consommation moyenne en vin a diminué de plus de moitié en un demi-siècle, la nature des vins consommés a, quant à elle, beaucoup évolué. En 1960 le français buvait près de 130 litres de vin par an, mais parmi ceux-ci 8 seulement étaient des vins d'AOC (soit 6% du total)! Vingt-cinq ans après sur un total de 85 litres, 18,5 (soit 22%) étaient des vins d'AOC et tant en valeur brute qu'en pourcentage, ces dernières augmentent sans arrêt. En un mot, si les français

boivent beaucoup moins de vin que leurs parents ou leurs grands-parents, il boivent beaucoup mieux, en ce sens qu'ils consomment des produits de bien meilleure qualité (et de prix plus élevé) venus du pays même mais aussi de l'étranger. Et les tendances sont équivalentes dans la plupart des pays consommateurs d'Europe occidentale au moins.

En fait il faudrait encore préciser les enquêtes. Car la baisse de la consommation moyenne de vin par habitant recouvre sans doute aussi d'autres réalités. Car d'autres produits alcooliques de substitution se développent, soit des alcools faibles de type bière, voire cidre, soit surtout des alcools plus forts, des spiritueux, digestifs ou surtout apéritifs naturels ou non, que l'industrie alimentaire sait très bien commercialiser (Pernod-Ricard, par exemple ...).

Une autre voie de recherche devrait s'imposer pour expliquer aussi la baisse moyenne de consommation de vin. Car en fait il doit aussi s'agir de l'augmentation sans doute rapide de l'effectif des non-consommateurs et de ceux qui ne boivent qu'exceptionnellement. Et de fait, de nombreux jeunes ne boivent plus de vin mais des boissons plus en accord avec leur modernité, alcoolisées ou non !!

L'érosion viticole des grands pays producteurs

Si les français - et les autres - consomment de plus en plus de meilleurs vins cela signifie que la viticulture recule. Évaluée à plus ou moins 2 millions d'hectares (soit plus de 4% du territoire) vers 1840, elle s'est même hissée à 2,3 millions au milieu du II^e Empire (1862) avant de reculer sous l'impulsion du phylloxéra (1,8 millions en 1892) et des diverses crises économiques (1,5 million en 1929). Le déclin s'accéléra dans la seconde moitié du XX^e siècle (1,3 million d'hectares en 1955, 1 million en 1979, 900,000 depuis une décennie. En Italie l'évolution est quasiment la même: 1,7 million d'hectares vers 1960, 1 million vers 1985, 900,000 aujourd'hui. Le vignoble espagnol résiste mieux: de 1,7 million d'hectares vers 1960 il est aujourd'hui le premier vignoble au monde en superficie avec 1,2 million d'hectares.

Les chutes les plus spectaculaires viennent à n'en pas douter des vignobles d'Afrique du nord, singulièrement d'Algérie, véritable viticulture coloniale qui n'a du son succès pendant trois quarts de siècle qu'au débouché métropolitain. Le vignoble algérien n'était au début de sa création qu'un vignoble destiné à la consommation des colons européens; mais la crise phylloxérique en France lui a donné une impulsion décisive; de 355 000 à l'indépendance en 1962 il passa à 100 000 hectares vers 1985. La reconstitution post-phylloxérique du vignoble en métropole ne lésa pas le vignoble algérien car la France avait besoin de vin méditerranéen de fort degré et de belle couleur pour améliorer les vins languedociens trop faibles pour être consommés en l'état; d'où une complémentarité qualitative fournie par l'Afrique du nord pour les coupages. Ce qui amènera le vignoble algérien à des valeurs de l'ordre de 400 000 hectares. Cette

situation aurait d'ailleurs pu perdurer au delà de l'indépendance de l'Algérie en 1962. Mais le départ massif des producteurs viticulteurs européens d'Algérie, les «pieds-noirs» rapatriés, vers la France et le passage des domaines viticoles algériens à un système autogestionnaire rendirent difficile le maintien de la noria viticole maritime des pinardiens entre Oran et Sète. Plus encore peut-être la formation de l'Europe des 6 puis plus tard des 9, des 12 etc ... ouvrit les frontières de la France aux vins italiens puis ibériques. Privé de fait de débouché extérieur, sans marché intérieur, le vignoble algérien s'effondra pour ne plus couvrir aujourd'hui que 70 000 hectares, à peine plus que celui de l'Égypte ou de son voisin marocain.

Si les vignobles sud-méditerranéens s'étiolent, il n'en va pas de même des vignobles de l'hémisphère austral qui, eux au contraire, se développent récemment de façon spectaculaire même s'ils sont pour la plupart de «vieux vignobles». Ainsi l'Afrique du sud ne comptait sans doute que 65 000 hectares vers 1960 ; il y en a 110 000 aujourd'hui. L'Australie en avait 50 000 ; elle en possède aujourd'hui plus de 80 000 ! Et que dire de grands pays où le vin ne semble a priori jouer aucun rôle mais où l'essor des superficies viticoles compte pour beaucoup dans l'essor des viticultures extra-européennes: le Mexique (50 000), le Brésil (60 000), la Chine (165 000) ou les nouvelles républiques issues de la décomposition de l'URSS comme l'Ukraine (148 000), ou la Moldavie (185 000).

Au demeurant l'échelle nationale n'est pas encore satisfaisante. Car ces mouvements contraires de récession et d'expansion de la vigne ne s'expliquent que par l'évolution particulière de chaque zone viticole: des vignobles réputés s'étendent ou remplissent leur aire d'appellation, des vignobles sans renom maigrissent, d'autres enfin apparaissent sortis du néant ou presque.

Dans la vieille Europe méditerranéenne on assiste à une double récession des vignobles à vin courant; l'une tient à la plus ou moins rapide disparition des vignobles paysans de polyculture traditionnelle, l'autre à la reconversion plus ou moins complète des vieux vignobles de masse vers une production de qualité.

Le premier cas est particulièrement net en France et en Italie, où, il y a encore quelques décennies, tout agriculteur cultivait une vigne ne serait-ce que pour sa propre consommation quotidienne: viticulture presque dérobée, n'occupant que de faibles surfaces et parfois même mélangée avec d'autres productions agricoles: c'était le système des «joualles» dans le Sud-Ouest Aquitain français, ou mieux encore celui de la cultura promiscua italienne ou plus spécifiquement toscane, auquel on peut même rattacher la viticulture des vins verts du Nord-Portugal (Alto Douro exclu) et de Galice. La vigne, plante grimpante, vraie liane même, poussait dans les arbres n'occupant aucune surface au sol. Dans le piémont pyrénéen français, et même dans le massif alpin, comme dans le Miño ibérique les vignes étaient souvent en hauteurs sur les piquets de granite ou d'ardoise qui servaient de clôture aux parcelles de céréales (maïs) ou de prairies ...

Tout ceci a beaucoup évolué: en Toscane la coltura promiscua n'est plus guère conservée qu'à titre de patrimoine paysager et est devenue une vraie relique. Les joualles aquitaines ont disparu et dans le Nord-Ouest ibérique de vrais vignobles en plaine, aux grandes parcelles homogènes, apparaissent de plus en plus dans un paysage rural moins complexe.

La fin des vignobles de masse?

Vient ensuite le cas des vignobles de masse véritables usines à vins dont les exemples les plus classiques étaient représentés par l'Oranie algérienne, le Languedoc français, les Pouilles italiennes, voire la Manche espagnole, peut-être même l'Estrémadure portugaise ou partie de la grande plaine hongroise.

Les caractéristiques classiques de ces vignobles sont connues: un océan de vignes produisant d'énormes volumes de vins courants produits de base d'une consommation nationale. Structure de production complexe, à la fois grands domaines («Mas» du Languedoc) ou petites voire minuscules exploitations livrant le plus souvent à des coopératives. La hiérarchie des terroirs est quasiment inexistante, encépagement complexe comprenant des variétés grosses productrices, dominé par un ou deux cépages principaux aramon noir et carignan en Languedoc, airen en Manche. Et ces vignobles étaient dominés par une classe toute puissante des négociants des villes, vraies capitales vinicoles comme Béziers (voire Narbonne ou Montpellier en France), Torrès Vedras au Portugal, Valdepeñas en Castille...); et le rôle historique de la voie ferrée et du wagon-citerne a été très important pour relier ces usines à vin aux gros centres de consommation urbains et industriels souvent éloignés (Italie des villes de la plaine du Pô, Paris et le Nord industriel en France etc ...).

Avec la baisse de plus en plus accélérée des vins produits par ces régions de monoculture, s'est déclenché un vrai drame économique, appelé en France «la crise de la viticulture méridionale». Deux solutions y ont été trouvées, l'arrachage (partiel) des vignes et la reconversion.

Dans les Pouilles italiennes l'évolution est à peu près la même. Et l'amélioration qualitative porte surtout sur la résurrection des petits et anciens vignobles de qualité, notamment des muscats.

L'évolution de la Manche est tout aussi spectaculaire, car il s'agit du vignoble le plus vaste du monde avec plus de 800.000 hectares en 1990. Dans l'océan de vignes de plus en plus frappé par la surproduction une zone d'élite, Valdepeñas, a été promue en appellation en 1968, couvrant alors 35.000 hectares de vignes.

Le cas languedocien est bien connu des français, historiens, sociologues, économistes, géographes entre autres. Des campagnes d'arrachages financées en partie par l'État français, en partie par la Communauté européenne ont fait perdre 100 000 hectares de vignes à la région Languedoc-Roussillon de 1958 à 1994, qui aujourd'hui compte 300 000 hectares, soit encore le tiers du vignoble national.

Mais corrélativement le vignoble s'est considérablement amélioré surtout par l'encépagement. Certes le carignan a résisté passant de 145 000 hectares à 104.000 de 1958 à 1994, restant le premier, maintenant d'ailleurs de façon incontestable. Mais, l'aramon a quasiment disparu (de 130 000 à 15 000 hectares) devant des cépages d'origine extérieure à la région: le grenache noir est passé dans le même temps de 6 700 à 41 000 hectares; le syrah (des Côtes du Rhône) est passé de 0 à plus de 22 000 hectares, le merlot (du Bordelais) de 0 à plus de 15 000 et le cabernet de 0 à 11 500! Le cinsault est passé de moins de 4 000 à plus de 26 000! Et des cépages blancs sont même timidement apparus comme le chardonnay ou l'ugni blanc.

En même temps, pour confirmer cette montée qualitative, le vignoble a eu tendance à migrer sur les côteaux caillouteux et secs au détriment de la plaine aux sols profonds, fertiles et parfois inondables. Le vignoble languedocien conquiert à nouveau son site originel, celui qu'il connaissait avant la crise phylloxérique et dont les cartes anciennes, telle que celle de Cassini, témoignent à la fin du XVIII^e siècle. Très normalement cela a abouti à l'obtention des labels de qualité, VDQS dans un premier temps, VAOC dans un second (par exemple, Corbières, Minervois etc ...). A côté des vins de coopératives se sont développés des vins de «domaines» individuels.

L'essor des vignobles extra-européens

Ailleurs dans le monde les vieux vignobles se transforment également, surtout ceux de l'Amérique latine et de l'Europe centrale et orientale. Dans ce dernier cas il s'agit de sortir de l'économie collectiviste qui avait converti la plupart des vignobles en kolkhozes, énormes entreprises coopératives, véritables macro-usines à vin de taille gigantesque, livrant quelques produits uniformisés livrés par des structures de commercialisation étatiques. Tout ce système a volé en éclat avec la fin des régimes communistes; et l'on retrouve des sociétés privées qui font souvent appel à des capitaux étrangers. Les meilleurs terroirs, autrefois développés en partie par une aristocratie d'Ancien régime, sont retrouvés et remis en valeur, l'exemple le plus parfait étant sans aucun doute celui du Tokay hongrois.

En Amérique le problème est différent dans la mesure où il n'y a pas d'ancienneté de terroir mais simplement des zones viticoles développées par les premiers colons, la plupart du temps d'origine européenne, et surtout ibérique (au Chili central, dans le piémont andin d'Argentine, en vallée centrale californienne, en Australie voire en Afrique du sud...). Ces secteurs de climat méditerranéen à tendance aride où l'irrigation des vignes était souvent nécessaire, ne connaissaient guère la notion de terroir; mais celle-ci est en cours d'apparition, comme aux Etats-Unis avec les AVA, copie, mais assez large, du système des appellations ou dénominations d'origine européenne; ce qui signifie une recherche de renommée par identification précise non seulement du domai-

ne, «estate», «winery», ou «bodega» mais aussi de la région d'excellence, assimilée à une entité géographique.

Mais il est aussi beaucoup plus étonnant en cette fin du xx^e siècle avec l'apparition de véritables fronts pionniers de la viticulture dans des régions qui ne la connaissaient pratiquement pas auparavant. Ainsi en va-t-il du nord-ouest des États-Unis dans les états de l'Oregon et de Washington au pays des brumes (tout comme d'ailleurs en Grande-Bretagne!).

Et puis il y a l'extraordinaire aventure de la Nouvelle-Zélande d'aujourd'hui dont l'essor viticole - pour les vins blancs - apparaît spectaculaire. Jusque vers 1960 les surfaces en vignes de ce pays des Antipodes n'atteignaient par le demi-millier d'hectares aux mains de quelques passionnés. Lentement d'abord le vignoble grandit, passant de 2000 hectares vers 1975 à 4000 en 1980, puis 8000 en 1996 et sans aucun doute plus de 10000 aujourd'hui.

Cette montée qualitative des vignobles partout dans le monde, cette extension géographique à tous les continents, même si elle n'est parfois que symbolique, témoignent s'il en était besoin de la mondialisation du phénomène vigne-vin, dont l'élément le plus spectaculaire vient des évolutions et modifications du commerce mondial de ce(s) produit(s) de relativement faible volume, mais de grand prix. Car la dissociation sans arrêt plus poussée des zones de production et des points de consommation engendrent de plus en plus de flux de transport et maintenant à longue distance.

Produit de consommation alimentaire de luxe ou de demi-luxe, le vin s'adresse de plus en plus à une clientèle relativement aisée ou de classe moyenne de pays développés, les pays pauvres ou les classes moins aisées de la société consommant des boissons plus standardisées et moins chères, comme la bière et/ou les alcools et produits de marque (Coca-Cola, Pepsi-Cola), peut-être plus propres à étancher la soif qu'à éduquer le goût. Par là le vin devient un produit éminemment culturel lié à un pays, une région, un site, voire un climat, un paysage original dont on fait la promotion.

D'où le développement de la filière tourisme à côté de celle du vin. «Ne buvez pas idiot», mais «dégustez sur place» pourrait sans doute résumer cette situation qui certes n'est pas nouvelle mais prend aujourd'hui une extension considérable. Les Allemands du xix^e siècle l'avaient déjà compris qui avaient inauguré les croisières fluviales sur le Rhin au milieu des spectaculaires vignobles de pente et de terrasses. Aujourd'hui ces voyages au milieu des vignes, ces visites dans les chais du négoce et mieux encore chez les producteurs, ces «routes du vin» avec les musées voire les fêtes, se multiplient partout. Les guides viti-vinicoles n'ont jamais été aussi nombreux dans le monde. Des journalistes de talent ont fait fortune en se spécialisant dans la dégustation (tel l'américain Parker que l'on voit arriver, à Bordeaux par exemple, avec intérêt, respect ... et inquiétude ...). Des atlas de la vitiviniculture tant mondiaux que nationaux ne cessent de paraître et l'histoire des vignobles, des entreprises de commerce, des propriétés, et de leurs détenteurs, donnent même prétexte à de véritables sagas ... parfois (trop) romancées.

De nouveaux flux viticoles

Plus encore le commerce mondial du vin se modifie. Pendant des décennies sinon des siècles, le commerce international du vin se réduisait à quelques (rares) courants privilégiés: les Bordeaux en Grande-Bretagne, voire en Europe du nord, les Bourgogne au Bénélux, en Allemagne et en Suisse, les Madère et Porto en Angleterre, ces derniers allant aussi au Brésil, Jerez en France et Outre-Manche ... Dans cette énumération, le rôle de l'Angleterre, secondairement des Pays-Bas et de la Belgique apparaît comme fondamental. Car les Iles Britanniques et principalement le marché de Londres ont été presque de tout temps à l'origine de la Révolution des boissons. L'Angleterre est à la naissance du grand commerce de Bordeaux puis des Porto, des Jerez, des Madère, des Málaga, et la Hollande a présidé à celle des Cognacs. Pour les vins pétillants ce sont plutôt des marchés intérieurs teintés de nationalisme: le champagne est un vin de fête français, les autres champagnes, catalans (avant le Cava), australiens, américains etc ... à usage intérieur sont comme à l'évidence l'Asti spumante italien. Aussi les exportations ont-elles toujours été assez limitées.

Mais aujourd'hui les flux internationaux sont de plus en plus importants et le marché mondial devient vraiment concurrentiel: non seulement les flux traditionnels subsistent mais ils subissent l'attaque des nouveaux producteurs qui s'enfoncent parfois brutalement dans les créneaux du marché.

Car les flux mondiaux du vin se sont compliqués, non seulement par le nombre de plus en plus important de pays importateurs voire même exportateurs, mais aussi par l'extraordinaire diversité de nature et de prix des produits mis en marché.

Le second exportateur mondial en volume est plus que jamais l'Italie qui fait feu de tout bois pour vendre à l'extérieur des surplus qu'elle ne peut consommer soit pour l'année 1997 14 millions d'hectolitres de vin, dont plus du dixième de vin, effervescents (principalement l'Asti spumante vendu pour moitié en Allemagne, et le reste aux États-Unis et en Grande-Bretagne); et ceci non compris les vermouth et apéritifs à base de vin, véritables spécialités italiennes, pour plus d'un million d'hectolitres (vendus pour le tiers en France). Les vins tranquilles italiens exportés sont d'une grande variété car il faut d'abord compter sur un énorme volume (8 millions) de vins de table (un peu plus de rouges que de blancs), vins de coupage livrés en France et en Allemagne, voire aux États-Unis..., mais il y a aussi plus de 4 millions d'hectolitres (plutôt rouges aussi) de vin VQPRD c'est-à-dire de DOC ou DOCG (denominazione da origine contralata e garantita), vins venus pour l'essentiel de Toscane ou du Piémont, vendus surtout en Allemagne, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Suisse... avec des avancées encore timides mais spectaculaires en Asie.

Le troisième exportateur mondial est maintenant en volume l'Espagne qui elle aussi vend tous les types de vin possibles et partout dans le monde. Mousseux et vins effervescents - à l'évidence principalement le Cava catalan - se vendent de mieux en mieux (plus d'un million d'hectolitres) notamment en

Allemagne mais aussi en France. Les vins de table, un peu plus en rouge qu'en blanc, s'expédient aujourd'hui en France (pour près d'un million d'hectolitres) mais aussi dans le monde entier y compris au Portugal et en Chine. Les vins VQPRD (pour 3 millions d'hectolitres - toujours en 1997 -) surtout en rouge, vont maintenant partout à travers le monde, en Grande-Bretagne, en Allemagne, au Bénélux, en Suisse, dans les pays scandinaves, etc ... où ils concurrencent maintenant vivement les vins français, non seulement par leur qualité mais par des prix plus abordables; on retrouve les meilleurs vins de la péninsule, Rioja, Ribera del Duero mais aussi vins verts de Galice (Rias Baixas). Il est à noter d'ailleurs que les Jerez, parmi les vins les plus exportés au monde (tout au moins en rapport de leur production), vont plus que jamais en Grande-Bretagne, mais aussi aux Pays-Bas.

Le premier exportateur mondial reste la France qui a vendu plus de 15 millions d'hectolitres à l'étranger en 1997, pour moitié de vins de table et vins de pays, pour l'autre des vins des multiples AOC. Parmi ceux-ci 1 million d'hectolitres de champagne et mousseux divers, mais surtout plus de 2 millions d'hectolitres de vins de Bordeaux, 700 000 de grands Bourgognes, autant de Beaujolais, autant de Côtes du Rhône, un peu moins de vins de Loire. Mais le fait nouveau vient de l'exportation de près de 900 000 hectolitres de vin d'appellation du Midi languedocien et catalan, ce qui confirme la montée qualitative de ces derniers vignobles qui sont déjà reconnus sur le marché international, à des prix certes modérés, mais pas inférieurs à ceux des vins de Loire. Tous vins français confondus, Grande-Bretagne et Allemagne sont de loin les meilleurs acheteurs en volume, mais, précédés en valeur par les États-Unis acheteurs des vins les plus chers. Le Bénélux, la Suisse, les pays scandinaves viennent ensuite avec le Japon et les Chinois (Hong-Kong - Taïwan) ces derniers étant surtout preneurs de Cognac. La France importe cependant beaucoup de vins de table, italiens voire espagnols, beaucoup de whisky et est maintenant sans partage le premier importateur de Porto.

La concurrence contre les vins français est souvent dure de la part des autres pays européens mais aussi et surtout des «nouveaux» exportateurs d'Amérique et d'hémisphère sud.

Ainsi la part des vins français dans les importations vinicoles de quelques grands pays acheteurs a-t-elle beaucoup évolué depuis 1960. La France a certes beaucoup gagné sur le marché britannique (de 25 % en 1960 à 32 % en 1997), belge (de 38 % à 68 %), néerlandais (de 21 % à 51 %), suisse (de 9 % à 36 %) ou danois. Elle a maintenu son rôle au Canada, mais elle a beaucoup perdu au Japon: 32 % des parts de ce marché en 1996 (contre 50 % en 1970) alors que l'Italie s'est hissée dans ce pays à 15 %, l'Allemagne à 14 % et les États-Unis à 9 %! Et sur le marché américain la part des fournisseurs français et italiens s'est inversée au profit du second (29 % et 39 %) le Chili étant en passe sans doute de les dépasser tous deux (15 % du marché US en 1996 !).

On n'épiloguera pas plus longtemps sur les flux vinicoles de la fin des xx^e siècle. Sinon pour affirmer que des courants secondaires apparaissent qui, à

terme, risquent d'ébranler la prééminence de la vieille Europe. Surtout qu'à terme l'Europe orientale reprendra sans doute son rôle. A l'exception des vins de table italiens et espagnols vers la France et l'Allemagne, ces expéditions portent maintenant presque exclusivement sur des vins expédiés en bouteilles et non plus en vrac, futailles, citernes ou emballages divers. Il semble aussi que le rôle de la voie ferrée, voire du bateau, ait reculé au profit du camion. Ainsi voit-on le paysage viticole de quelques villes du vin évoluer rapidement. A Bordeaux le vieux quartier du vin, les Chartrons, le long de la Garonne, a été en partie déserté pour des localisations périphériques en bordure d'autoroute. A Jerez le phénomène est quasiment identique.

De plus la vieille architecture des chais du négoce ou même de la production a fait place à de nouvelles constructions parfois spectaculaires et surtout plus fonctionnelles. En Bordelais on a assisté à une vague de constructions de chais souterrains dont le cabinet d'architecte Mazières s'est fait le spécialiste. Mais c'est le catalan Ricardo Bofill qui a fait le plus beau caveau celui de Lafite Rothschild.

Et en Catalogne des cathédrales du vin apparaissent spectaculaires dans la filiation de Gaudí.

L'apparition de nouveaux propriétaires

A nouveaux produits, nouvelles présentations, nouveaux moyens de transports, mais aussi nouvelles techniques de fabrication et de commercialisation, nouvelles structures de production et plus encore nouvelles images de promotion. Produits de qualité vendus chers, produits de grand luxe parfois les meilleurs vins demandent de gros capitaux pour être fournis. La terre à vigne vaut maintenant fort cher, surtout lorsqu'elle est comptée, c'est-à-dire délimitée comme c'est le cas dans la vieille Europe. Par là même la terre à très bon vin n'est pas extensible à l'infini, et même parfois maintenant bloquée (en Champagne par exemple) alors que la demande du produit augmente. Certes on peut tolérer quelques augmentations de rendement mais à l'ère de l'écologie et de la qualité, on a plutôt tendance à les limiter. Alors la terre à vigne ne cesse de prendre du prix, ce qui amène de nouveaux problèmes fonciers. Les familles paysannes voient leur patrimoine gagner sans arrêt de la valeur, ce qui se retourne contre eux lorsqu'il y a des partages successoraux. De nouvelles formes juridiques de possession de la terre se font jour comme les divers types de sociétés. Mais souvent on est obligé de vendre et de nouveaux propriétaires apparaissent, richissimes, en quête d'annoblissement par achat de vignoble de prestige, ou en quête de placement financier. Ainsi voit-on en France par exemple des hommes d'affaires, industriels entre autres, acheter des vignobles (l'avionneur Dassault, le bijoutier propriétaire de Cartier), ou même des acteurs comme Gérard Depardieu châtelain-viticulteur en Anjou. Tout comme ailleurs dans le monde, en Californie par exemple. La nouvelle marotte c'est le vignoble comme pour d'autres, il s'agissait d'écurie de course.

Mais il y a beaucoup plus spectaculaire encore avec l'arrivée des capitaux bancaires ou des firmes d'assurances. Le phénomène sensible en Espagne et au Portugal, voire en Italie, s'emballe maintenant en France où la plupart des Mutuelles d'assurance ont leur(s) château(x) en Bordelais et ailleurs. Le cas le plus frappant est celui d'AXA qui non content de s'étendre en Bordelais a acheté un domaine de l'Alto Douro portugais et participe à la rénovation du vignoble hongrois.

L'activité des groupes, à commencer par celui des financiers du vin, ne se limitent donc évidemment plus aux espaces nationaux. Il y a encore une génération, l'existence de vignobles aux mains d'étrangers, que ce soit en France, en Italie, en Espagne, au Portugal ou ailleurs était une véritable exception. La formation de la Communauté européenne, d'ailleurs de plus en plus vaste, a favorisé la mobilité des gens et des capitaux. La recherche d'investissements intéressants a fait le reste tout comme le sens de l'aventure de certains pionniers, vrais fanatiques du vin. Les Rothschild du Bordelais sont allés au Chili, tout comme leurs voisins médocains Bruno Prats et Paul Pontallier (domaine Paul Bruno et Akitania), ou le catalan espagnol Miguel Torres. La famille Lurton éminents viticulteurs bordelais, est allée en Argentine. Des italiens s'implantent partout, jusqu'en Chine. Le groupe français du champagne Moët, partie viticole de l'ensemble de luxe LVMH (Louis Vuitton-Moët-Hennessy) a fondé partout dans le monde des vignobles Chandon qui livrent surtout des vins effervescents. Le groupe espagnol Domecq s'est quant à lui surtout étendu en Amérique latine alors que Seagram's est présent partout.

Mais quel vin produire et quelle image en donner? Indépendamment des terroirs qui ont figé quelque peu les types de vin (un champagne ou un cava ne peut être qu'un vin effervescent, un bordeaux s'identifie à un vin rouge, de même qu'un Rioja ou un Chianti), on tend à standardiser des productions dont le goût constant pourrait fidéliser un client. Ainsi en va-t-il des marques commerciales. Ainsi en sera-t-il sans doute avec la vogue des vins de cépages que l'on retrouve maintenant partout à travers le monde. Un concours annuel sélectionne maintenant les meilleurs «chardonnays du monde».

A côté de ce modèle triomphe aussi le vin de propriétaire; «bodega» espagnole, «quinta» portugaise, «domaine» partout en France, «château» en Bordelais qui en propage d'ailleurs malgré lui le terme dans la France du sud et même dans le monde, «estate» ou «winery» des pays anglo-saxons.

Conclusion

Malgré un recul apparent, malgré une baisse générale de la consommation la vigne et le vin sont de plus en plus intégrés au vaste mouvement de mondialisation. Ils représentent aussi de plus en plus un patrimoine non seulement gastronomique mais aussi culturel. Et ce n'est pas l'un des moindres symboles que de voir la vigne reconquérir l'espace touristique et artistique: à cet égard

la vigne et ses bâtiments reprennent leur place dans la ville. Des vignobles symboliques sont replantés aux abords des cités d'où l'extension urbaine les avait dans un premier temps chassés. A Paris, à Bordeaux des parcelles de vignes réapparaissent au milieu du bâti. Et la promotion du vignoble de Saint-Emilion dans la liste des sites classés par l'UNESCO au titre de paysage viticole - une première dans le monde - est tout à fait exemplaire.